L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureau : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 6 MARS 1887.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XVIII

THÉATRE DE L'OPÉRA—*A la veille de la clôture—La circulaire de M. Maugé—Une conférence nécessaire—Ce qui a été fait, ce qui est à faire. Ce que demande la Direction pour* 1887-1888—*Le bénéfice de M. Maugé*—LES CONTES D'HOFFMANN—*Jacques Offenbach, Ernest Guiraud—Livret et partition—Mme Dérivis—M Vernouillet—Bénéfice de M. Van Loo*—LA FAVORITE—*Mlle Emma Romeldi—Bénéfice de M. Florentin — L'Orphéon Français — Le Concert Curto — Mme Pauline Blache — Le spectacle de M. Maugé.*

Allons au plus pressé, si vous le voulez bien. La saison 1886-87 prendra fin mercredi prochain; la troupe de l'Opéra, sans s'inquiéter de ce jour néfaste, s'embarquera bravement vendredi, également prochain, pour le doux pays des goyaves et de la garrotte, des sérénades et des fusillades, de la fièvre amoureuse et de la fièvre jaune, du tabac à prime et du papier-monnaie à escompte; la Havane enfin.

On m'assure qu'une encourageante souscription les attend là-bas; que tout y promet une étape heureuse, avant celle du Mexique. Mais ceci est l'histoire de demain; laissons la de côté, occupons nous de l'histoire d'aujourd'hui qui nous sollicite, qui nous presse.

Aujourd'hui, c'est la clôture imminente de la scène française; aujourd'hui, c'est la circulaire de M. Maugé, annonçant ses projets pour la saison prochaine.

Je me trouve à l'aise pour parler à et de M. Maugé.

Je n'ai jamais écrit d'éloges outrés à l'endroit de sa troupe; je me suis, bien entendu, gardé des qualificatifs par trop fastueux dont on l'incommodait parfois; j'ai rejeté de mon vocabulaire de critique les mots de cette envolée: admirable, parfait! Grands, très grands mots, fort rarement applicables, hélas! ici et partout.

J'ai fait de nombreuses réserves au sujet de tous les artistes, sans exception aucune; je n'ai pas partagé un enthousiasme, trop chauffé à blanc, à l'endroit de ceux-ci, qu'on faisait disparaître ou les élevant haut; j'ai pris la très grande liberté de déclarer courtoisement, mais clairement, ceux-là insuffisants ou inutiles.

J'ai essayé, en un mot, de me tenir dans le vrai, dans une juste moyenne, sans m'inquiéter des potins ou des petites intrigues de coulisses; en ne laissant jamais aller au parti pris, ni dans le sens de la louange, ni dans le sens du blâme. De la louange j'ai en fréquemment à en faire, Dieux merci!

Quand le directeur de l'Opéra m'a témoigné sa confiance en me consultant parfois sur des questions administratives ou artistiques, je l'ai en consciencieusement mais toujours très franchement aussi; et surtout, afin que mon rôle fût bien net à ses yeux, je me suis abstenu systématiquement, religieusement, de solliciter un lui, même un semblant de faveur. Les portes de son théâtre se fermeront sans que j'aie fait à son contrôle la demande d'un billet, fût-ce de quatrième.

Je le répète donc, je suis parfaitement à l'aise avec cette administration, comme je l'ai été avec *toutes celles* qui l'ont précédée. Elle ne m'en inspire pas moins une sympathie fort réelle.

Le lecteur voudra bien me pardonner d'entrer dans ces petits détails que je juge utiles à ma thèse actuelle.

Donc, et afin qu'on ne m'applique point le vieux proverbe, espagnol: *Ida cela et revenez!* je déclare, dans la plénitude de mes coudées franches et avec une intention bien amicale, que la circulaire de M. Maugé—rappelée tout à l'heure—est, à mon sens, d'une rédaction malheureuse. Tout cela est vague; on démêle malaisément ce que propose, ce que demande l'impresario.

Il ne dit clairement que ce qu'il n'a'est pas besoin d'être dit, ce qu'un autre aujourd'hui tout individu connaissant le budget forcé et les dépenses impérieuses—terrible cet imprévu!—d'un théâtre lyrique: "Je n'ai pas gagné d'argent." Je le crois pardieu bien! Et qui donc, s'il vous plaît, en gagna jamais ici depuis qu'a disparu la combinaison du Club de l'Opéra, qui faisait de la direction tâche si facile, exempte de risques, toute profitable.

J'imagine qu'en écrivant: "Je n'ai pas gagné d'argent", M. Maugé a voulu recourir à un artifice de langage, à cette figure de rhétorique qu'on nomme: euphémisme.

Je n'y veux pas mettre un correctif et dire ce que M. Maugé a cru devoir taire, je suppose; mais je répète que sa Circulaire est un renseignement tout à fait insuffisant pour les habitués, pour les amis de l'Opéra.

Je conseille donc au directeur de laisser de côté ce factum, par trop incomplet, et d'en venir à un moyen plus expéditif, plus pratique.

Adresser un appel aux sontiens de la scène française, les convoquer sans retard au foyer de l'Opéra, par exemple; les consulter sur ce qu'ils veulent; exposer ce que la direction offre: se faire des concessions mutuelles; enfin traiter à fond cette question du théâtre qui, je le répète, peut être résolue dans une conférence de ce genre.

Seulement il faut s'entendre; il faut tomber d'accord immédiatement et sur les conditions de tarif, et sur les genres à exploiter, et sur le répertoire à jouer.

Le retour à nos grandes troupes d'autrefois—troupes qui classaient le théâtre de la Nouvelle-Orléans comme premier ordre, chez les Agents particuliers—ce retour est et demeurera quelque temps encore à l'état de chimère, de rêve irréalisable.

Quand on est en *krack* plein et continu, il est sage de se conformer aux circonstances; qui ne peut plus manger les restaurants de grand ton, doit savoir se borner aux repas à cinquante cents, vin compris. Et cela sans s'inquiéter de la spiritueuse mais très peu vraie boutade de Brillat-Savarin: "Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es."

La Nouvelle-Orléans ne saurait suffire de longtemps—sauf subvention—à un budget de troupe lyrique, complète comme qualité et quantité; et puisqu'il lui faut cependant de l'opéra, il lui appartient de se contenter d'une carte modérée: un Bouillon Duval artistique. Et je vous affirme qu'à ce Bouillon Duval on se réconforte encore très agréablement.

Avec d'excellentes intentions sans nul doute, un fâcheux prédécesseur a été pour ici l'ami dernier; le public, attiré par des prix déplorablement bas, a contracté vite cette trop douce habitude; moins vite il y renoncera. Cette malencontreuse baisse exagérée du tarif, appliquée au domaine de l'art, n'a pas été fut-ceste à son seul auteur; le contre-coup s'en est fait ressentir. La direction actuelle a dû se résigner à des prix—un peu moins bas—mais cela est vrai—mais trop modiques encore pour que l'équilibre s'ensuivît.

Le minimum, l'extrême minimum, des premières places doit être d'un dollar; et encore, à la condition qu'une administration se s'indique point des solliciteurs lui demandant un percentage énorme, ruineux, sur les abonnements recueillis. Dans la conduite de cet abonnement de 1886-1887, si maladroitement fractionné, je ne vois guère que des fautes graves commises. Exigences outrées, inexpérience. Le directeur a subi de fréquentes, d'abondantes ponctions; on l'a saigné à blanc: pour un peu, il tombait exsangue sur le sol.

Si M. Maugé reprend le théâtre la saison prochaine, comme je le souhaite pour nous, j'espère qu'il ne s'exposera plus à cette trop copieuse saignée.

Oui, le fait est manifeste: une troupe de grand cadre, de premier rang, reproduisant, ou même à peu près, notre *antrefois*, est une combinaison devant laquelle ne saurait s'arrêter un instant, à cette heure, quiconque connaît les choses de théâtre, leur périlleux engrenage; quiconque a étudié, exploité, notre terrain.

Il faudrait, pour tenter pareille aventure, perdre de vue que notre population reste cruellement obérée; qu'il lui serait impossible de couvrir le budget nécessité par une troupe lyrique de premier ordre; que ce même théâtre, avec un personnel de cette nature, a subi jadis des pertes graves; qu'il est toujours à une époque bien moins éprouvée, dira que n'est disions le Club de l'Opéra; une saison où l'on prêtait largement. Dieu et les membres de ce Cercle disparu le savent!

En cela il est instructif encore de se souvenir que Judic passait ici, presqu'inaperçue. Un dernier; que plus d'un cœur elle joua devant salle presque vide; qu'elle demanda—ce qu'elle obtint—à ne pas même aller jusqu'au bout de son engagement.

Et tout cela, parce que son directeur, M. Gran, avait fixé le prix d'entrée à un chiffre fort modeste cependant, à deux dollars.

Il faut se rappeler que, samedi dernier encore, les impressarii de Sarah Bernhardt, sachant la gêne de notre public, la faisaient passer par la Nouvelle-Orléans sans s'y arrêter, et que, tout récemment enfin, M. Abbey, qui s'y entend, ne se risquait ici, au St-Charles, qu'à une représentation unique de la Patti; la Patti, dont pourtant la voix est toujours d'une délicieuse jeunesse; dont le talent rayonne plus que jamais.

Toutes ces considérations et mille et une autres sont concluantes; un retour à l'état d'autrefois serait, en ne comptant que sur l'abonnement et les recettes des bureaux, une insanité, un château de cartes, bâti en Espagne. Revenir à l'ancien prix—deux dollars—est actuellement une impossibilité.

Que M. Maugé ne se hasarde donc point à franchir un fossé au bout duquel serait inévitablement la culbute. Qu'il procède lentement, prudemment, en se contentant du cadre actuel, déjà fort acceptable, comme variété. La prudence la plus élémentaire l'en avise. Seulement ma conviction est qu'il doit procéder autrement dans la pose de ses bases.

En cela il peut, il doit revenir au passé: un abonnement pour tout l'exercice, et à un prix promettant la réussite. De plus il importe que quelque représentant, bien familiarisé avec les tenants et les aboutissants de théâtre, ne laisse jamais en suspens la poursuite de cet abonnement jusqu'à la saison prochaine, et soit capable d'exercer une certaine influence sur ceux auxquels il s'adressera.

Il est urgent enfin, il est urgent surtout que le directeur n'abandonne point, partie ou tout, le soin de composer sa troupe à un Agent, très bien intentionné sans doute, mais ne sachant rien de notre public.

Je l'ai fréquemment répété à mes lecteurs: je délaisse de me livrer à l'outrance de la louange; mais je n'aime point, non plus, au début, au cours d'une exploitation théâtrale, à trop insister sur les vides, sur les défauts d'une troupe; vides et défauts que l'on ne peut pas toujours combler, corriger ici.

Néanmoins j'ai dit aussi qu'arrivé au terme d'une saison, je croyais de mon devoir de signaler ces lacunes. Eh bien, le moment est venu de rappeler que, malgré des éloges à perte de vue, dont le lyrisme m'a plus d'une fois surpris, la troupe actuelle a nombre de ces lacunes, et que, sans celles-ci, le succès aurait été plus continu.

La formation, résolue à la dernière heure, en a été trop rapide, on n'est pas donné assez de latitude pour entendre, comparer. Craignant d'être pris de court, vu la date à laquelle on agissait, on s'est trop empressé, en certains cas, d'accueillir ceux qui se présentaient. On a arrêté leur des individualités, là sur la question de leur répertoire.

C'est ainsi qu'on n'a pas toujours pu prendre le dessus du panier du milieu où l'on opérait; ainsi que, presso d'en finir, on a subi les grandes prétentions d'argent de tout petits sujets; ainsi que, de ci de là (qui va se reconnaître?) on est acquis maints fonds de magasin, maints *rossignols*, que le voyage de long cours n'est point parvenu à fourbir.

La prudence exhorte à se mettre en garde contre semblables mésaventures; à cet effet, on ne saurait trop s'entourer de précautions. Et même avec ces précautions, parfois, le plus fin est pris; et le rossignol dont il a fait l'emplette, se plaît, autre deux fiascos, à le qualifier de serin; in *petto*, bien entendu.

Si des erreurs graves existent dans la composition de troupe de M. Maugé, il faut, je le répète, les imputer surtout à l'époque attardée à laquelle il a pris la direction, et au fond qu'il a fait sur l'avis de tel ou tel, ne valant certainement pas le sien, à lui qui déjà connaissait les goûts de notre partère.

Il a, d'ailleurs, agi consciencieusement, en toute bonne foi; l'expérience manque l'empêchera sans nul doute de retomber en même faute.

M. Maugé manque pas de moi que je dise que nulle direction, avant la sienne, n'a accompli le labeur par lequel il vient de passer.

Ce mot serait une inexactitude, une injustice. A chacun son du, s'il vous plaît. Ce labeur là—et plus encore—n'a rien pour me surprendre; il est le contin de vieilla date; jugez même qu'il y est une consigne de nécessité absolue.

Ce que je reconnais volontiers, c'est qu'une fois de plus ce travail a été rude; c'est que, si toutes les promesses de répertoire n'ont pas été remplies, il n'a point dépendu de M. Maugé qu'il en fût autrement. Des déconvenances contre lesquelles il s'est trouvé impuissant, l'ont amené vouloir.

A une époque, déjà assez lointaine, où un tenor, justement aimé à l'Opéra, désirait, il sait où, la direction de celui-ci, tout en gardant son emploi, je me prononçais très catégoriquement contre ce projet: je me préparai à me mettre en campagne pour m'opposer à l'appui sollicité en pareilles conditions.

J'en dis vivement regretté—et je me mets sans peur cache à lui—que M. Maugé se présentât à notre public en sa double qualité de baryton et d'impresario. Les inconvénients de cette dualité sont si nombreux ils sentent tellement à l'œil que je juge inutile de m'appesantir sur ce thème. Je sais, du reste, que M. Maugé est déjà de cet avis; s'il s'est donné ces doubles fonctions, c'est à une considération d'économie qu'il a cédé d'abord; jen crois certain et puis au temps indifférent qui lui restait pour engager un premier baryton d'opéra.

En somme, de nombreuses sympathies entourent M. Maugé: entr'autres celles de la Presse. Tous, nous lui tenons sincèrement compte des efforts qu'il a prodigués au cours d'une saison défavorable sous tous les rapports; sans précédent peut-être, comme stagnation commerciale, ainsi que le disent et le répètent les hommes d'affaires.

Cette aide de la Presse, dont il est, d'ailleurs, fort reconnaissant, ne lui manquera pas au moment où il se décide à reconstituer une troupe lyrique pour la saison 1887-1888.

L'emphématisme que je notais au début de ce Bulletin, signale, décidons-nous à l'écrire, qu'il y a eu, pour M. Maugé, perte d'argent, n'en doutez pas; c'est donc bien le moins qu'on lui facilite une revanche, autant que faire se peut.

Son appel est des plus modestes, du reste; il ne demande pas d'avances au public; de ses avances si se charge encore, lui-même, à ses risques et périls. Il sollicite uniquement des abonnés en nombre suffisant pour justifier la formation d'un nouveau personnel d'opéra avant tout, d'opéra-comique, d'opérette aussi.

Les listes circulent déjà, et je tiens de bonne source que jusqu'ici on leur a fait le meilleur accueil.

En attendant qu'elles se remplissent, M. Maugé se présentera demain comme bénéficiaire. Le spectacle de cette soirée m'a pas encore été communiqué; je le connaîtrai sans doute avant d'avoir achevé la présente revue.

J'ai dit les titres du directeur de l'Opéra; je me contenterai donc, à cette occasion, de détacher les lignes suivantes de la Circulaire qu'il adresse au public: "Permettez-moi encore une fois d'appeler votre bienveillante attention sur le spectacle de lundi prochain, qui ne donne *à mon bouche*, et dont un bon résultat m'est nécessaire pour finir de remplir mes engagements."

L'appel est trop pressant, trop significatif pour qu'il ne soit besoin d'y rien ajouter. Jamais directeur ne mérita mieux l'appui entier de notre population et ne le sollicita d'une façon plus discrète. Qu'il l'obtienne.

L'espace consacré au présent et à l'avenir de l'Opéra me commande d'abréger ce qui me reste à vous dire.

L'événement de la semaine a été la première représentation des *Contes d'Hoffmann*, une nouveauté pour nous, quoique l'ouvrage date déjà de six années. Un double intérêt s'attachait à cette composition: elle est l'œuvre posthume d'Offenbach, son véritable essai d'opéra-comique, et l'orchestration, très remarquée partout, en a été achevée par un grand musicien, artiste louisianais, un ami de plus de vingt-cinq ans: Ernest Guiraud.

Si j'en avais eu le temps, j'aurais voulu vous entretenir, par le menu, de cette œuvre singulière, comme poème, comme musique. Laissez moi du moins placer ici, et à la hâte, quelques impressions générales.

Dans une appréciation écrite le soir même de cette première représentation je vous ai parlé du poème de Jules Barbier.

Était-ce là une forme nouvelle que lui demandait Offenbach pour mieux accentuer son entrée au théâtre de M. Carvalho; ou bien cette conception, en dehors des règles accoutumées, a-t-elle été la pensée de l'écrivain? Je l'ignore. Le fait est que l'idée ne me paraît pas très heureuse. Ces épisodes absolument détachés, et présentés pourtant comme un seul et même ouvrage, ne sont pas, je le crains, du goût de la majorité des publics, qu'ils déconcertent plutôt qu'ils ne les charment.

Il est là bien des bizarreries, sans doute; mais ne vous semble-t-il point qu'à les chercher l'auteur a quelque peu négligé les situations? Celles-ci sont trop clairsemées dans ces quatre actes. On y remarque inconfestablement des pages beaucoup plus littéraires que celles des poèmes ordinaires de l'opéra-comique, mais aussi le poète y vit aux dépens de l'librettiste.

Quant à la musique, voici, après une seule audition (je n'ai point assisté à la représentation d'hier), la sensation qui m'en reste.

On dirait que le faire de cette œuvre est triple.

De ci de là, le compositeur d'opérettes apparaît; il semble qu'il soit en lutte avec lui-même, comme pour se dégager de lui-même, et, ce dégagement achevé, voici qu'il entre dans la musique d'opéra-comique; qu'il en écrit de bonne, d'excellente. Et puis, il en élargit le cadre, et bientôt on entend des pages qui ont, à parler vrai, l'ampleur de l'opéra, un très grand caractère vraiment.

Je cite rapidement le prélude et le chœur d'introduction, la légende de Klein-Zach, dont les pièces paroles n'étaient point de nature à inspirer le musicien; la romance *Ah! vivre deux, n'avoir qu'une même espérance!* les strophes de l'antomate, d'Olympia; *Les Oiseaux dans la charmille*; si redoutables et si remarquablement exécutées par Mme Dérivis, et enfin le troisième acte dont il faudrait louer presque chaque morceau.

Ici c'est bien un coup d'aile, et puissant aussi, chez le compositeur; il s'élève haut. Non seulement on est tenu sous le charme d'une barcarolle exquise, du chant de la Voix mystérieuse, à la cantonade; du duo: *C'est une chanson d'amour!* et surtout d'un trio émouvant, à grande facture, mais le rôle entier du docteur Miracle est traité en maître par Offenbach; comme des lueurs funèbres qui le traversent; une couleur saisissante.

La musique s'harmonise admirablement avec la situation; elle prête de l'intensité au drame—car nous voilà en plein drame—; elle en double les effets. Emporté par son sujet, le compositeur s'est absorbé dans Hoffmann; il en a toutes les troublantes étrangetés, tout le fantastique.

De l'épilogue rien à citer; il serait absolument vide sans le retour de la boutade de Klein-Zach qui, elle-même, n'a de saillant que sa verte allure.

Les récitatifs sont, en général, flasques, ternes.

En résumé, œuvre d'un vif intérêt musical. Ainsi que je l'écrivais l'autre jour, elle promettait un Offenbach nouveau.

Je reviendrai sans doute sur l'exécution de l'œuvre. Dans ce Bulletin il faut forcément me limiter à constater le grand et très légitime succès enlevé, et de haute lutte, par Mme Dérivis, par M. Vernouillet, comme jen, comme chant. A chacun d'eux la responsabilité des trois personnages bien divers, et en cela ils ont fait preuve d'une souplesse de talent, à laquelle j'aurais voulu rendre justice dès aujourd'hui. Ce n'est que partie remise.

La semaine a été brillante, du reste, pour Mme Dérivis qui, le soir de son bénéfice, a chanté supérieurement la scène de folie d'Ophélie dans *Hamlet*.

M. Van Loo se présentera mardi comme bénéficiaire. La chantera *la Favorite*, où reparaîtra Mlle Emma Romeldi, qui a voulu donner un témoignage de haute estime au sympathique artiste en lui prêtant l'aide de son talent.

M. Van Loo, dont je n'ai appris le bénéfice qu'à la dernière heure, mérite mieux qu'une simple mention; j'aurai donc à reparler de lui mardi.

Sa jolie voix, la façon dont il a tenu certains rôles, la large part qu'il a eue dans le répertoire, l'obligeance avec laquelle il s'est mis à la disposition de chacun qui est sollicité sa précieuse participation à des concerts, à des soirées musicales, tout cela lui donne plein droit à une soirée d'adieu flatteuse, en même temps que sonnante. Il l'aura, je l'espère sincèrement.

Ce soir, le bénéfice de M. Florentin, régisseur d'opéra, dont j'ai parlé à deux reprises: *Les Contes d'Hoffmann*, le ballet de *Carmen*, le 4me acte des *Huguenots* en entier. Location fort belle déjà, m'assure-t-on.

Ce matin, *Rip Van Winkle*.

Je n'ai pu assister au Concert donné, l'autre soir, par l'Orphéon Français; tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il y a eu succès; je le constate avec plaisir.

Je me contente de rappeler cette fête que le concert vocal et instrumental, offert au distingué compositeur, Gregorio Curto, aura lieu, le 18 mars, à la Salle Grunewald et qu'on y entendra, entr'autres, Mmes Ida Reimann, Kathenburger, Julia Thomas Scott, Miles Amie Sewell, Cora Roug; MM. Van Hoffien, E. Groenvall Theo. Curant, Wm H. Pilcher, J. W. H. Eckert, W. T. Francis, Ed. Bremer, Jos Durel; le Continental Quartette; le Chœur de l'Eglise des Jésuites, celui de Ste-Thérèse, de St-Joseph, de Ste-Anne, de la Trinité, du Temple Sinaï.

Dans un prochain numéro je m'occuperai de ce Concert, qui sera certainement une véritable solennité, digne de l'artiste si remarquable pour lequel on l'organise.

J'ai à peine le temps de noter que Mme Pauline Blache, promesses dont on connaît la réputation, donnera, vendredi prochain, chez elle, une soirée musicale. Le programme en est excellemment composé. J'y reviendrai.

Je reçois à l'instant le riche programme de la représentation de demain au bénéfice du directeur de l'Opéra, M. Maugé: le second acte du *Rip Van Winkle* (l'acte de fantômes et du ballet); le second acte de la *Marite de Portici* (*Amour sacré de la patrie!* etc, etc); le second acte des *Contes d'Hoffmann* (celui de la Poupée Olympia), et enfin le 4me acte des *Huguenots*. Un charmant défilé de la troupe entière.

L. PLACIDE CANONGE.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Les ménestrelsme revient sur l'affiche et les amateurs en seront heureux, car il sera représenté, durant toute cette semaine, par les Ménestrels de la compagnie dite McNish, Johnson et Salvini, sous la direction de M. Cleveland; rien du Président des Etats-Unis. Ils sont annoncés de la meilleure façon: par leurs succès dans les grandes villes du Nord et de l'Ouest. Il y a là des gymnastes d'une force difficile à dépasser, nous dit on.

Voir l'annonce.

THÉATRE ST. CHARLES.—Depuis longtemps déjà le Star Dramatic Company est à l'étude de l'importante drame de Pettit: *Taken from life*. On fonde de très grandes espérances sur l'ouvrage; pour sa valeur d'abord, et puis pour la façon dont il sera interprété par les distingués artistes de la troupe régulière de M. Bidwell. La première représentation en sera donnée ce soir, et la pièce sera le spectacle de toute la semaine, soirées et matinées.

Dimanche prochain, début des frères Hanlon, dans une pièce féerique.

BATAILLE DE PARIS.—Un splendide Panorama en exhibition tous les jours, dimanches compris, au coin des rues du Canal et Dauphine, de neuf heures du matin à cinq heures et demie de l'après-midi.

MUSIQUE.—Nous recevons de M. Werlein trois jolis morceaux pour piano: *Feast of roses*, nocturne de Lizzie M. Hervey; *Hancock's quick step* (avec photographie de Hancock). Ernst Herms; *Lancers*, par l'solo Campiglio; et deux morceaux de chant: *Too late*, poésie d'Alfred Tennyson, musique de Mlle M. Lindsay, et *Wait from Africa*, chant nègre par Harvey Macarthy.

— Nos remerciments à M. Junius Hart qui nous envoie *Mandolina*, la sérénade mexicaine de Otto Langley, et *Mignonette*, valse, pour piano. Aussi une romance: *Forget, forgive*, paroles de Cotsford Dick, musique de Milton Wellings.

MAISON GRUNEWALD.—Nous recevons de M. Louis Grunewald un fort bel envoi de musique, sur lequel nous appelons l'attention spéciale et qu'on peut obtenir aux prix les plus modiques: *Songs for young people*, c'est-à-dire vingt morceaux de chant, avec paroles en français et en anglais, musique de J. Arnould; édition très nette formant un volume grand in-8o; deux partitions récemment fort applaudies au Grand Opera House: *Nanon*, opéra comique en trois actes, paroles de F. Zell (avec traduction allemande), musique de Richard Genée; *Erminia*, opéra comique, livret de Clairville et Bellamy, musique de Ed. Jakobowski.

—Les Exercices Littéraires annuels des Elèves de l'Ecole Supérieure (garçons), auront lieu demain soir, 7 mars, au Grunewald Opera House. On commencera à 7 heures et demie.

Nous remercions M. J. E. Seaman de l'invitation adressée à l'*Abeille*.

—On nous remet à l'instant les Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais (1er mars). Nous n'avons que le temps d'y lire un Sonnet et une pièce de vers adressée au Dr. Charles Turpin; deux compositions signées de Mlle Léona Queyronze. La forme facile, élégante s'y unit à l'idée, au sentiment, au cœur. En un mot, ce ne sont pas là seulement des vers, mais c'est de la poésie sentie, vécue.

Cette livraison contient aussi: "La *Petite Reine*, Dr. J. Dell'Orto; *Hamlet: son état mental*, Dr. Alfred Mercier; *Rayon de soleil*, Nouvelle, M. Buisière Ronen; *Albert Dufour*, M. Jno. L. Peytavin.

Guibollard contemple, avec intérêt les sèbres de Jardin d'acclimatation.

"Est-ce qu'on monte ces élégants quadrupèdes?" demande-t-il à un employé.

"Non, monsieur, il est à peu près impossible de les dresser."

"Ah!.... cela est bien regrettable. Comme ils sont rayés, ils porteraient très joli."

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 6 mars 1887.—Indications.—Pour la Louisiane: Beau temps, précédé de pluies locales dans la partie nord, thermomètre presque stationnaire, vents du sud.

Nlle-Orléans, 5 mars 1887—2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes

Atlanta	40	Nashville, Tenn	65
Augusta, Geo	48	Pittsburg, Pie	34
Savannah, Geo	52	Cairo, Ill	49
Mobile, Ala	72	Davenport, Iowa	30
Montgomery, Ala	78	Dubuque, Iowa	38
Vicksburg, Miss	77	Keokuk, Iowa	36
Galveston, Tex	70	La Crosse, Wis	27
Indianola, Tex	—	St-Louis, Mo	48
Shreveport, La	72	St-Paul, Minn	21
Corsicana, Tex	—	Leavenworth, Kan	36
Chattanooga, Tenn	50	Omaha, Neb	32
Cincinnati, O	40	Yankton, D. T	31
Louisville, Ky	62	Key West, Fla	76
Memphis, Tenn	74	Nlle-Orléans, La	74

Cour de Circuit des Etats-Unis. — Wm. B. Barrett, reconnu coupable de détournement de malle, a fait appel à la merci de la cour qui, en considération de ses antécédents, l'a condamné à $50 d'amende ou 30 jours de prison.

Angelico Feria, pour avoir mis de la fausse monnaie en circulation, $50 d'amende et 6 mois de travaux forcés.

Vidalat et Cie contre la Ville. — La Cour ordonne la modification de l'injonction et demande à ceux les demandeurs instituent un autre procès en dommages, afin que l'injonction soit valable jusqu'à la clôture des procédures.

15 nouveaux jurés ont été nommés.

Cour Criminelle de District
—Section A.—

Sont accusés de voies de fait: — Georges Haas, Jack Morgan, William Meyer, Edward Finn, Sterling, alias Charles Richardson, alias Tyran, Mme John Adams et Isaac Bradford.

De port d'armes cachées:—Isaac Bradford, John Newman, Andrew Brown.

De légèr vol:—Jenkins Watkins, John Brett, alias Joun Johnson, alias Doctor Saul.

A. Fernandez, propriétaire d'un étal d'épicier au marché français, a été condamné à $25 d'amende et aux frais pour avoir violé la loi du dimanche.

Cour du recorder Davey.—Henry Andrews, ivresse et port d'armes cachées, Cour criminelle, $250 de caution.

Cour du recorder Burthe.—Philippe Farte, voies de fait, $500 de caution.

Tentative d'assassinat.—Vendredi soir à 11 heures 15 les habitants de la rue Howard, entre Poydras et Perdido, ont été réveillés par le bruit de plusieurs coups de feu. Un rassemblement s'est aussitôt formé dans la rue au milieu duquel gisait un individu qui saignait abondamment d'une blessure au dessous du genou droit.

Cet individu est un nommé David Noyes qui, il y a trois ans environ, se battait avec un bouillon bien connu à cette époque, un nommé Andy Downs, qu'il tua d'un coup de revolver. Il fut appelé devant la cour et acquitté.

Noyes fut attaqué de nouveau au coin des rues Poydras et Remparts, un mois après son acquittement, par un individu qui tira sur lui un coup de revolver et dont il refusa de divulguer le nom bien qu'il affirmât le connaître.

Cette fois encore il déclare connaître celui qui l'a attaqué, mais il refuse obstinément de le livrer à la justice.

On a arrêté néanmoins un nommé James Downes, le digne émule de son frère, Andy Downes, qui fut tué par Noyes, mais on a dû le remettre en liberté, ce de nier ayant refusé de le reconnaître pour son assaillant.

Nul doute que Downes, poussé par la vengeance, soit le coupable.

Noyes est un travailleur assidu et sans antécédents sont irréprochables.

Il a été transporté à l'hôpital, où les médecins ont déclaré sa blessure dangereuse.

Attaque.—Jeudi soir, à 8 heures, en sortant de chez lui, rue Chestnut No 19, à Algier, pour se rendre chez un ami, M. Dyer a été frappé par derrière, à quelques pas de sa porte, par un inconnu.

L'attaque a été si imprévue et le coup si violent, que M. Dyer s'est affaissé sans connaissance sur le trottoir.

M. Dyer est âgé de 63 ans et habite Algier depuis 46 ans; il ne sait à qui imputer cette tentative criminelle, attendu qu'il a toujours eu une vie paisible et qu'il ne se connaît pas d'ennemis.

On a arrêté un nommé James Garvey qui est étranger à Algier où il est arrivé lundi dernier. Il avait loué une chambre chez Mme Holler à qui il avait dit se nommer James D. Garry.

L'habitation de Mme Holler est contiguë à celle de M. Dyer. L'état de ce dernier quoique grave inspire pas d'inquiétudes sérieuses à son médecin, M. Grube.

Garvey a été envoyé en prison par le juge Davey à défaut d'une caution de $500.

Ventes.—Par C. E. Girardey & Cie, — Une résidence au Brigues, enclignure Dauphine et Espagne $3275.

Par J. V. Gourdain:

Un double cottage No 223 rue St Philippe, $800.

Un double cottage No 295 rue Ste Anne, $1075.

Par Macon, Paul & Robinson:

La presse à coton Arkansas ou Fassman, $24,000 à M. John F. Popp.

Attaqué et volé.—Un nommé Peter McCabe a porté plainte, par le journal organe des Libéraux Allemands, écrit qu'il est autorisé à nier que Von Reuningsen travaille à faire renvoyer Von Puttkamer du cabinet.

Saisie d'une imprimerie—Mort de St. Kochenpauer.

Berlin, 5 mars.—Les lettres privées, reçues de St-Pétersbourg, annoncent que la police a fermé une imprimerie et a arrêté le propriétaire, un Allemand.

M. Kochenpauer, bourgmestre de Hambourg, bien connu comme naturaliste et géographe, vient de mourir.

Les chefs du parti du Centre et le Vatican.

Berlin, 5 mars.—Les chefs du parti du Centre, au Reichstag, ont fait connaître au Vatican leur désir d'accéder aux vœux du Pape, dans la prochaine discussion du bill ecclésiastique.

Le Sultan de Zanzibar.

Londres, 5 mars—Le Sultan de Zanzibar demande la médiation de l'Angleterre et de l'Allemagne, afin de rétablir les relations amicales entre le Zanzibar et le Portugal.

Le journal Political Correspondance.

Vienne, 5 mars—Une dépêche de Sofia au journal Political Correspondance dit: "Le gouvernement bulgare a obtenu des preuves que les soulèvements furent conçus dans le grand complot Zankoffiste."

La dépêche ajoute qu'il n'y a pas en effusion de sang pendant l'émeute à Silistrie.

Tremblements de terre.

Athènes, 5 mars—Des secousses violentes de tremblements de terre ont eu lieu hier dans la Morée Occidentale, mais aucun dommage n'a été constaté. Les habitants cependant sont terrifiés et fuient le district.

Le Pape.

Rome, 5 mars. — Le Pape, au cours d'une adresse au Sacré Collège, en réponse aux félicitations de celui-ci sur le neuvième anniversaire de son couronnement, a dit: "Sans Rome et sans le pouvoir temporel, le Pape ne serait jamais libre ni indépendant."

Une dépêche de l'empereur Guillaume a été remise aujourd'hui au Pape, exprimant le celui-ci les regrets les plus ardents du souverain pour l'appui que Sa Sainteté lui a donné lors des élections en Allemagne.

Sir George Trevelyan—Etat de siège à Sofia.

Londres, 5 mars—On rapporte qu'à la première vacance parlementaire, Sir George Trevelyan se portera comme candidat gladstonien.

L'état de siège a été proclamé à Sofia.

M. Benderoff. — Plusieurs garnisons renforcées en Bulgarie.

Bucharest, 5 mars. — M. Benderoff, l'un des rebelles bulgares, sera jugé par une cour roumaine, pour conspiration contre un Etat ami.

Quatre mille hommes de troupes bulgares ont été stationnés à Silistrie.

De fortes garnisons ont été établies à Shudnia, Varna et Rustschuk.

Le Prince de Saxe Cobourg.

Philippopolis 5 mars—Les officiers de l'armée sont en faveur du Prince Ferdinand de Saxe Cobourg, comme souverain de la Bulgarie.

Les insurgés bulgares traînés devant une cour martiale.

Sofia, 5 mars—Une sour martiale, nommée pour juger les insurgés, est en session. Neuf des rebelles de Rustschuk ont été condamnés à mort.

Les consuls des diverses puissances ont demandé avec instance d'ajourner l'exécution de la sentence. Les autres militaires qui ont pris part à l'insurrection, ont été condamnés à la prison.

Le capitaine Bollmann, accusé d'être un des chefs de l'émeute et qui se réclame sujet russe, a demandé la protection de l'Allemagne.

L'ordre règne partout aujourd'hui en Bulgarie.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE.

FRANCE.

Bonte française.

Paris, 5 mars.—Le trois pour cent est coté à 79 francs 97 1/2 centimes.

Explosion.

Bruxelles, 5 mars—Une explosion a eu lieu aujourd'hui dans une houillère de Quaregnan, à quatre milles de Mons. Le choc produit par l'explosion a ébranlé les toits et les galeries—plusieurs de celles-ci ont crouilé.

Cent quarante mineurs sont ensevelis sous les ruines, mais on ne peut savoir encore s'il y en a de tués. Les passages autour de la houillère étant bloqués par les débris, il est difficile de porter secours aux victimes.

Bruxelles, 5 mars—Une dépêche de Mons rapporte que des ingénieurs ont pénétré dans la houillère et y ont trouvé 144 cadavres.

Les dernières émeutes en Bulgarie.

Londres, 5 mars—Nous recevons aujourd'hui des rapports sur la situation en Bulgarie. D'après ceux-ci, il semblerait que la révolte à Silistrie a été suivie d'une émeute à Rustchuk, immédiatement après le départ des troupes de cette dernière ville, dont le but était de se joindre à d'autres troupes du gouvernement, en marche sur Silistrie.

Les émeutiers ont fait appel au parti russe en lui demandant de se déclarer contre la Régence. Les citoyens, cependant, sont sortis en masse et ont renforcé les loyalistes qui faisaient partie de la garnison à ce moment.

Avec ce renfort, les troupes du gouvernement ont attaqué les insurgés et les ont délogés de leur position. Ces derniers sont presque tous prisonniers entre les mains des loyalistes.

A Silistrie, les rebelles ont fui devant la force écrasante dirigée contre eux. D'autres émeutes ont été supprimées avec la même promptitude.

Les chefs de l'insurrection, en grande partie, ont gagné Adrianople et Bucharest, mais seront livrés aux autorités bulgares.

Plusieurs insurgés ont été fusillés. Des télégrammes, reçus de Constantinople, la nuit dernière, annoncent que la Russie ne laissera pas punir ceux de ses agents qui ont pris part à l'émeute, et qu'elle a, à cet effet, donné